

Eloge pour la plume de plomb

Chères et chers collègues, chers présents, chers lauréates et lauréats, chers absents,

Le comité de l'AdS a décidé de décerner son prix en forme de blâme, la « Plume de Plomb » 2018. Et il m'a invité à en prononcer l'éloge. Ce que je fais volontiers, car cela me donne l'occasion de parler de choses qui me préoccupent.

Ce prix, que personne encore à ma connaissance n'est encore venu réceptionner personnellement, n'est pas lié à des conséquences financières. Le lauréat ne reçoit pas de ridicule prix de consolation payé par nos cotisations, et l'association ne peut pas non plus revendiquer auprès de lui une gigantesque compensation pour le dommage subi.

Le trophée artistiquement conçu par Viola Zimmermann n'a par ailleurs presque jamais changé de main. Je crois qu'il n'est encore jamais resté toute une année sur un rayon vide de l'étagère d'un lauréat pour le harceler un peu chaque jour depuis là. En général, après sa glorieuse attribution, il est remballé discrètement et disparaît à nouveau pour une année ou deux dans le bureau de l'AdS.

Si donc, chères et chers collègues, chers présents, nous ne voulons pas simplement nous contenter de l'avoir donné à quelqu'un qui ne s'en avise même pas, le prix ne peut avoir qu'un seul effet : nous inciter nous-mêmes à la réflexion.

Et j'en arrive ainsi au lauréat de cette année.

Le comité de l'AdS a décidé d'attribuer la « Plume de Plomb » 2018 au groupe de presse NZZ pour la détérioration du traitement de la culture dans ses médias.

Un applaudissement ici serait déplacé.

Plusieurs choses parlent en faveur de la décision du comité : la nomination de l'élève-modèle libertaire de droite René Scheu au poste de responsable du *Feuilleton* de la NZZ (la rubrique culturelle) début 2016. Le nouveau positionnement de cette rubrique qui en est résulté en tant que forum de discussion centré sur une conviction donnée. Le départ de critiques d'art et de théâtre actifs depuis de nombreuses années. Le licenciement des correspondantes et correspondants culturels à l'étranger. Et enfin le congé donné au rédacteur responsable des sciences humaines, contre l'avis de 69 professeures et professeurs suisses qui ont protesté en vain.

On pourrait mentionner aussi – mais ce n'est pas un phénomène nouveau – la rémunération minable des autrices et auteurs indépendants. On ne citera pas de chiffres, mais seulement ceci : la coopérative *WoZ* paie mieux.

Et puis il y a aussi les impressions subjectives : alors que, jusqu'à il y a deux ans, je partais de l'idée que la plupart des œuvres littéraires qui ont une certaine importance en Suisse feraient tôt ou tard l'objet d'une critique dans la NZZ – fût-ce avec une année de retard –, j'ai désormais abandonné cette attente. Je n'arrive plus à saisir ce dont la NZZ parle et pour quelle raison. Cela me semble laissé totalement au hasard.

Mais ceci étant, comme je l'ai dit, il s'agit là d'une impression subjective. Tout comme est subjective l'impression que la parole est étonnamment souvent donnée à des professeurs allemands ou de Harvard qui certes portent sûrement tous les jours la cravate, mais font volontiers de gros efforts pour rester dans le prétendument politiquement correct.

Cela dit, la NZZ n'est pas l'ensemble du groupe NZZ. En fait aussi partie la *NZZ am Sonntag*, dans laquelle le glissement évoqué de la partie culturelle sur le plan du contenu et de la fonction ne s'observe pas. Et qui produit régulièrement, par exemple, le supplément « Bücher am Sonntag ». Qui continue de fournir des comptes rendus de livres compétents et fiables.

Font aussi partie du groupe les treize journaux régionaux qui gravitent autour de la *Luzerner Zeitung* et du *St. Galler Tagblatt*, sur lesquels il n'est pas nécessaire de se pencher davantage. Ces journaux se lanceront prochainement dans une *joint venture* avec les AZ Medien. En exagérant un peu, on peut dire qu'il en naîtra plus de vingt éditions régionales de l'*Aargauer Zeitung*, de la Suisse orientale à Bâle en

passant par la Suisse centrale et le Plateau. Et cela parallèlement à la bouillie uniforme de Tamedia à Zurich, Berne, Bâle, dans l'Oberland bernois, l'Oberland et l'Unterland zurichoises et à Winterthour. Ce que cela signifie pour le traitement de la culture, on peut déjà l'observer aujourd'hui : la focalisation sur quelques rares grands événements culturels pour lesquels on fait une publicité à grande échelle. Le plus souvent au détriment de la diversité, du régional et de la discussion compétente d'une œuvre donnée. Au niveau régional, cela est remplacé par des annonces et, le cas échéant, par des portraits d'artistes avec des photos grand format.

L'une des rares études effectuées sur la qualité et la quantité du traitement de la culture est un récent travail de bachelor d'Irène Unholz à l'Université de Fribourg. Elle a comparé des éditions de 2007 du *Tages Anzeiger* avec celles de 2017 pour ce qui est du traitement des beaux-arts. Son constat : on continue de trouver presque tous les jours dans le journal des articles sur les beaux-arts. La superficie couverte par ces articles n'a pas non plus diminué en dix ans. Mais les photos sont plus grandes et la part laissée au texte diminue. Le nombre d'articles sur les beaux-arts a diminué de près d'un tiers sur ce même laps de temps, et celui des critiques proprement dites a diminué de moitié.

Il n'est pas dit que ces résultats puissent être simplement transposés au traitement de la littérature. Mais il y a lieu de soupçonner que les constats pourraient être similaires. Il faudrait ajouter aussi que le nombre de manifestations ou de livres publiés a énormément augmenté ces dix dernières années. Autrement dit : on rendrait compte de nettement plus que la moitié moins de livres qu'il y a dix ans. Et la notion de culture continue de s'étendre et contamine le *Feuilleton* : ainsi, la critique littéraire ne parle plus seulement de littérature mais consacre aussi une colonne hebdomadaire à la Bachelorette.

Le Feuilleton de la NZZ, pour en revenir à notre lauréat, se démarque ici. Il semble continuer d'être large et indépendant. Il donne occasionnellement à quelques membres de l'AdS relativement connus de la place pour des es-sais et des considérations. Ou reproduit leurs discours. Les rédactrices et rédacteurs du Feuilleton apparaissent même aussi en bonne place hors de celui-ci. Sur la page « Meinung & Debatte » (opinions et débats). Ou avec des éditos en une. On pourrait argumenter dans l'autre sens et dire : la NZZ a revalorisé le Feuilleton ! Il traverse maintenant tout le journal.

Il y a une année environ, j'ai rendu visite à la rédaction de la NZZ. Une image m'en est restée : la vue d'un bureau paysager au centre duquel est placé un écran géant. Celui-ci montre, entre autres, combien d'utilisateurs visitent le site web en cet instant précis. Et un classement permanent mesure en temps réel la popularité des différents articles. Depuis le repositionnement de Scheu, le Feuilleton fait bonne figure dans ce classement. Certains articles sont particulièrement appréciés... en Allemagne, dans les milieux critiques à l'égard d'Angela Merkel et proches de l'AfD. Quant à savoir si la NZZ pourra capitaliser un jour là-dessus, c'est une autre question.

Par contre, les pures critiques de livres, comme on me l'a assuré de diverses parts, ont extraordinairement peu de succès.

C'est bien possible, dis-je en tant qu'auteur, artiste ou acteur culturel, seulement voilà : l'art sans attention publique tourne à vide. Et il ne s'agit pas ici simplement de publicité, qui à mon avis peut être remplacée par des annonces de parution, des portraits et Facebook. Il s'agit de la discussion critique, de la transmission de la discussion au grand public. Notre art a lieu dans une société démocratique. Suivant les disciplines, il est plus ou moins financé par les pouvoirs publics. Il veut, recherche et nécessite la discussion, qu'il ne peut pas créer de lui-même. Les livres, les représentations théâtrales, les œuvres musicales et artistiques sont des événements en soi, c'est vrai. Mais ils ne deviennent des événements que s'ils sont remarqués à des endroits donnés, à des moments donnés, par des personnes données qui en parlent, se disputent à leur propos et y réfléchissent publiquement.

Lors d'un entretien récent sur le traitement de la culture, le rédacteur en chef d'un journal – ce n'était pas la NZZ – m'a dit qu'eux, c'est-à-dire sa rédaction culturelle, étaient sans cesse harcelés par des acteurs culturels leur disant qu'il fallait quand même qu'ils présentent ceci et cela. Ce qu'ils ne seraient cependant pas du tout en mesure de faire, faute de place et de capacités. Et d'ailleurs ils n'avaient pas à le faire : ils étaient une entreprise privée, sans mandat public.

La réponse est claire. Et je m'étonne que nous autres acteurs culturels, artistes, écrivaines et écrivains ne l'ayons pas saisie depuis longtemps. Car, pour être honnêtes, nous ne l'entendons pas pour la première fois. La SSR, elle, DOIT le faire. Rendre compte de la culture, l'encourager, voire la produire, est pour elle un

mandat légal. Mais la NZZ, les feuilles de Tamedia, l'*Aargauer Zeitung*, le *Blick* n'y sont pas du tout obligés. Et aucun prix de l'AdS en forme de blâme ne pourra les amener à devoir vouloir quoi que ce soit.

Nous avons un problème. Nous écrivons des livres, des pièces de théâtre, du *spoken word*, des poèmes, et nous rencontrons peu d'écho. Cela peut éventuellement être compensé par les prix de plus en plus nombreux – du champion suisse de slam au *Schweizer Buchpreis* – qui parviennent à faire de la littérature un événement médiatique. Quelle que soit notre position en tant qu'artiste à l'égard de cette concourite. Et oui, il y a aussi du nouveau : des blogs privés, dans lesquels des gens parlent de livres sans être payés pour le faire. Il y a même une tendance à ce que ces blogueuses et blogueurs s'attendent soudain à être payés par les éditeurs, les autrices et les auteurs pour parler de livres en privé. Des influenceurs pour la littérature. Il y a le magnifique blog « Buchjahr » de l'Université de Zurich, géré par des étudiants et des enseignants qui sont aussi présents aux Journées littéraires. Il y a le *Schweizer Feuilletondienst*, financé par les pouvoirs publics. Il y a – également financé par les pouvoirs publics – vice versa, dont la portée est malheureusement réduite. Et il y a la SSR.

Ce que nous recherchons, c'est un débat qui n'ait pas lieu que dans des niches. Mais peut-être que nous devrions maintenant nous cabrer pour qu'il ait lieu au moins dans les niches, et au-delà. Dire qu'il fait partie de la production de l'art et qu'il doit être rémunéré, sinon sa qualité sera insuffisante. Faisons cadeau à la NZZ de cette plume de plomb, continuons d'observer ce qui se passe là-bas, mais ne nous berçons pas d'illusions. Nous devons agir nous-mêmes, être inventifs et convaincre les instances d'encouragement de la culture que l'art ne vit pas du nombre de clics, mais de la discussion. Et que celle-ci doit être organisée.

Guy Krneta, auteur

Traduction de l'éloge pour la Plume de plomb : Christian Viredaz